



VOL. II.—No. 11.

MONTREAL, JEUDI, 16 MARS, 1871.

{ ABONNEMENT, \$3.00.  
{ PAR NUMERO, 7 CENTES.

UN INCIDENT HISTORIQUE.

LE NORD-OUEST ET SIR GEORGES.

(Deuxième article.)

“ Récit de l'expédition de la Rivière-Rouge, ” tel est le titre assez pompeux que donne à son œuvre le colonel Wolseley, qui essaie à peine de se cacher sous le voile d'une paternité mal dissimulée par la signature d'un “ Officier du corps expéditionnaire. ” La première partie, publiée dans la livraison de décembre du *Blackwood's Magazine*, a surtout pour but d'apprécier les événements qui ont motivé l'envoi de quelques troupes au Nord Ouest, ainsi que la politique générale du Gouvernement Fédéral vis-à-vis les *métis*. Cette appréciation n'est d'aucune valeur; ignorance, étroitesse de vue, préjugé, suffisance, il y a de tout cela, et en quantité considérable, dans la prétentieuse élocution du colonel. Ce n'est pas une étude sur les causes du mouvement insurrectionnel de l'automne 1869, ce n'est pas une étude sérieuse et impartiale des efforts du cabinet pour apaiser ce commencement de rébellion par la douceur et la conciliation, que l'auteur offre aux lecteurs d'une importante publication périodique. Non; tous ces événements, toutes ces complications qui ont failli compromettre notre existence, allumer le feu de la guerre civile entre le Haut et le Bas-Canada, l'ont trouvé froid et indifférent. Il n'a pu s'élever à une hauteur suffisante pour comprendre les angoisses d'un gouvernement et de toute une population qui, en face d'un problème nouveau et dangereux posé inopinément, cherchait consciencieusement les moyens de le résoudre sans passer par les extrémités de la guerre. Il n'a voulu voir dans l'enfantelement pénible des mesures prises pour assurer l'ordre et la tranquillité du pays en traitant avec douceur, justice et charité, une population frémissante et prête à secouer le joug, que des moyens de faire fortune, de pêcher en eau trouble, de se bâtir sur le sable mouvant du mensonge ouvert ou déguisé une petite réputation qui pût lui procurer l'or et les honneurs. Et quand il a vu crouler son édifice de cartes, il a cherché, dans le récit ou plutôt la fausse représentation de tous ces faits, de chétifs prétextes pour se venger de ceux à qui il pense devoir son échec.

On verra que notre langage est loin d'être sévère quand on connaîtra les assertions du colonel. Après avoir parlé des efforts de la Compagnie de la Baie-d'Hudson pour conserver, en proscrivant l'immigration, le monopole du commerce des pelleteries et de la traite avec les Sauvages; après avoir constaté qu'elle eût pour cela besoin des voyageurs canadiens, de légendaire mémoire, il formule en règle ses accusations, que nous traduisons et résumons sous les chefs suivants:

1o. Dès le commencement, les Jésuites et le clergé catholique s'établirent partout dans le Nord-Ouest à l'aide de la protection de la puissante Compagnie, et, grâce à leur zèle et à leur talent d'intrigue si bien connus, ils se firent bientôt un grand nombre d'adhérents dociles, soumis et très dévoués. Ils devinrent très-puissants, si puissants qu'ils étaient les gouverneurs ou dominateurs de fait, tandis que les officiers de la Compagnie ne l'étaient que de droit. De sorte que désormais deux grandes influences étaient constamment en jeu pour empêcher la colonisation des vastes prairies: la Compagnie et le clergé catholique romain.

2o. Malheureusement, toujours au dire du colonel, le

troupeau catholique du Nord-Ouest vient surtout du Bas-Canada, terre des prêtres, foulée aux pieds du clergé (*priest-ridden*), comme en Espagne, ennemie du progrès et des aventures, paresseuse et indolente; c'est ce qui explique l'état arriéré, au point de vue matériel et intellectuel, des habitants de la province de Québec et des *métis* français du Nord-Ouest.

3o. Ces populations sont en outre fort déloyales, ainsi que leur clergé. Voilà pourquoi elles se sont opposées au régime anglais et à l'introduction de l'élément progressiste anglo-saxon dans le Nord-Ouest, dont nous voulions faire une seconde province de Québec.

4o. Quand est venue l'expédition du Nord-Ouest, toute la population catholique du Bas-Canada s'y est opposée, et le clergé a, du haut de la chaire, déconseillé l'enrôlement des volontaires.

5o. Sir Georges E. Cartier, très-pauvre *debater*, d'une habileté très-ordinaire, sans fortune, sans naissance, sans position, ancien rebelle, a profité des mauvais sentiments de ses compatriotes pour protéger les *métis* et pour faire manquer tous les bons résultats qu'on devait raisonnablement attendre de l'expédition du Nord-Ouest.

6o. Une fâcheuse circonstance lui a permis de mettre à exécution ses funestes projets: c'est la maladie de Sir John A. McDonald, arrivée juste au moment où le Gouvernement Fédéral s'abouchait avec les délégués du Nord-Ouest pour régler les conditions de l'entrée de leur pays dans la Confédération sur le même pied que les autres provinces.

7o. Comme Sir John A. Macdonald est le seul homme d'état de toute la Puissance (il ne faut pas oublier que c'est toujours le colonel qui parle,) M. Cartier n'eut pas de misère, malgré son habileté très-ordinaire, à faire accepter à ses collègues et au Parlement cet atroce *Bill* de Manitoba, qui élève les *métis* au rang d'hommes, leur accorde tout ce qu'ils demandaient, et leur donne, par surcroît, un million quatre cent mille acres de terre.

8o. Deux grands maux sont résultés de ces fautes et de ces crimes des Canadiens-français, des *métis* et de Sir Georges: les orangistes du Haut-Canada ne pourront que difficilement aller s'établir dans le Nord-Ouest. Le second malheur, moins grand à nos yeux, mais que le colonel, nous en sommes sûr, déplore encore plus, est justement celui qu'il omet: Sir Georges l'a empêché de faire aux *métis* une guerre d'extermination et de se gagner, au prix de leur sang, la place de Lieutenant-gouverneur de Manitoba.

Nous ne chargeons pas le tableau, nous n'exagérons rien dans l'énumération des griefs du colonel. Nous venons de relire sa *charge* et nous défions quiconque voudra s'imposer la pénible tâche de la parcourir, de nier la parfaite exactitude de notre analyse, dont la partie essentielle est textuelle.

Avant d'entrer dans le détail de ces accusations, qui, d'ailleurs, se réfutent d'elles-mêmes, une observation trouve ici sa place. Nous la ferons d'autant plus librement que le mal à signaler affecte les Anglais de ce pays tout comme les Canadiens-Français. Tous ceux qui tiennent au maintien de la connexion britannique, pour nous servir d'une expression plus usitée que correcte, doivent nécessairement voir avec un souverain déplaisir un militaire anglais, fraîchement débarqué sur nos rives, s'ériger en juge et prononcer *ex-cathédra* sur nos hommes et notre politique. La chose se voit fort rarement; en thèse générale, les militaires qui nous sont venus étaient bien

élevés, instruits, réservés, et s'abstenaient avec un soin scrupuleux de se constituer censeurs à propos de matières dont les gens de leur état sont, d'ordinaire, fort ignorants.

Quand on voit un officier pédant, comme le colonel Wolseley et quelques autres, entrer dans les détails intimes de notre politique et de notre administration civile, pour dire que tout est mauvais et que la corruption préside à tout; quand on voit des gens ignorants, c'est vrai, mais qui jouissent d'une certaine considération en leur qualité de représentants de Sa Majesté, aller déclarer dans une importante revue anglaise que toute la puissance du Canada n'a qu'un seul homme d'état de quelque valeur, Sir John A. Macdonald, et que les Cartier, les Galt, les Hincks, les Tupper, les Archibald, les Langevin, les Howe, et quelques autres, tant de l'opposition que du côté ministériel, ne sont que des Arlequins politiques, dignes, tout au plus, d'être comparés aux coulissiers de Washington, on sent malgré soi se produire une douloureuse impression et le rouge de l'indignation monter à la figure, à la pensée qu'une métropole, que nous aimons, nous respecte quelquefois assez peu pour nous envoyer de pareils hommes. Ces hommes font un tort sérieux à l'existence de l'état de choses actuel, et ne peuvent que refroidir le zèle et les sentiments de ceux qui croient avec assez de raison que la moindre chose que puisse faire une mère patrie à laquelle nous désirons rester attachés, c'est de ne pas nous imposer des fléaux et des mal-élevés comme le Colonel Wolseley. Il est donc urgent que l'Angleterre s'applique à ne pas nous doter de fonctionnaires inhabiles, grossiers, et que le gouvernement de notre pays veille au prompt rapatriement de ceux dont le défaut de qualification aurait pu échapper à l'œil vigilant de Downing Street.

Des inexactitudes, des assertions gratuites, des mensonges, des calomnies, des insinuations malveillantes, comme celles dont est parsemé le récit du colonel Wolseley, font plus pour décourager du régime actuel que cent bons discours sur l'indépendance et l'annexion.

On nous dira peut-être que nous attachons trop d'importance à la narration fantaisiste et aux billevesées du Colonel Wolseley. C'est peut-être vrai. Son récit comporte sa propre réfutation pour le peuple du Canada: il fourmille d'erreurs si patentes, d'appréciations si grossièrement absurdes, qu'on devine de suite l'homme acharné à mentir pour satisfaire quelque bas ressentiment; mais cet écrit a vu le jour en Angleterre et est fait pour le public anglais, qui s'occupe peu de nos affaires et ne les connaît pas. En lisant un tel récit, dans une revue respectable ou qui a passé pour l'être, il devra nécessairement croire que tous nos hommes publics ne sont que de pauvres mendiants qui ne cherchent qu'à exploiter le gouvernement et leur position pour attrapper quelques sous, et il croira bien sincèrement que la population française est pauvre, abrutie, sans esprit d'initiative, remplie des pires préjugés et prête à se livrer au premier démagogue qui voudra exploiter sa triste condition. Nous avons donc raison de regretter vivement que de tels écrits puissent circuler en Angleterre, et on ne saurait trop en flétrir les auteurs.

Voyons maintenant la futilité des plaintes du Colonel.

Et nous dirons tout d'abord, qu'après tout, le Colonel n'est pas si mauvais diable. Il désirait nous dire des choses bien désagréables; mais son inexpérience et son